Guerre hybride et stratégies de contournement

Christian Malis

Professeur aux Écoles de Saint-Cyr Coëtquidan et directeur de la prospective stratégique et internationale chez Thales. L'auteur s'exprime à titre personnel.

La « guerre hybride » est une notion qui, appliquée comme on le fait à l'Otan ou dans certains cercles de l'Otan, aussi bien à la stratégie indirecte russe qu'à la guerre totale de l'État islamique, présente une surextension et un caractère biscornu manifestes. C'est que sa promotion, au-delà des travaux intéressants de Frank G. Hoffman, doit être comprise comme un effort d'abord politique pour reconstruire un projet d'entreprise commun pour les nations de l'Otan au moment où sa cohésion (particulièrement la relation euro-américaine, ou la cohésion entre certaines nations européennes) connaissait des divisions inquiétantes du fait de la situation à l'Est de l'Europe.

L'étude de F. G. Hoffman soulignait dans l'hybridité la simultanéité des procédés réguliers et irréguliers, concomitance qui serait une nouveauté par rapport à l'approche séquentielle de la théorie classique de Mao. Notre ministre de la Défense Jean-Yves Le Drian semble donner un crédit officiel à la notion en parlant de « guerre hybride mondialisée » pour l'État islamique.

Pourtant la Russie, comme la Chine en Extrême-Orient, cherchent à obtenir des résultats stratégiques *par tous les moyens sauf la guerre ouverte*, tandis que l'État islamique, et de manière générale les adversaires irréguliers révolutionnaires, *poursuivent la guerre par tous les moyens*. C'est pourquoi, à propos de ces deux types de puissances – puissances révisionnistes d'un côté qui souhaitent la souveraineté sur leur espace régional, puissances révolutionnaires de l'autre, bien différentes sur la scène stratégique actuelle – je proposerais plus volontiers de distinguer conceptuellement leurs modes de conflits respectifs. D'une part, on pourrait parler de guerre couverte – elle fut historiquement pratiquée par Richelieu contre l'Empire hispano-autrichien des Habsbourg entre 1630 et 1635, par un soutien indirect à leurs adversaires, Suède et Provinces-Unies. On peut la rapprocher de la « stratégie élargie » de Hitler ou de la stratégie indirecte du général Beaufre. D'autre part, il faudrait parler de guerre révolutionnaire dans le cas de *Daesh*, synthèse de la grande guerre et de la petite guerre théorisée par Mao et Giap dont les stratèges islamistes s'inspirent et se réclament.

Raymond Aron en effet, lorsqu'il critiquait l'analyse faite par le général Beaufre de la guerre révolutionnaire dans les années 1970 disait qu'il faut définir

un type de guerre avant tout par la nature des groupes politiques en conflits, et la modalité du retour à la paix selon qu'elle comporte ou non une possibilité de négociation et de compromis [1].

Replaçons-nous un bref instant dans la généalogie des guerres contemporaines. Depuis 2006-2008 (Géorgie, début de *Daesh*, crise financière, guerre *Hezbollah-Tsahal*), l'Occident se trouve sur la défensive stratégique. Nous sommes entrés dans un cycle militaire dont la durée devrait être d'une quinzaine d'années. Nous sommes confrontés à des puissances révisionnistes régionales et des puissances révolutionnaires qui ont développé des postures asymétriques et contre-symétriques fortes en réaction dialectique face à la supériorité de l'outil militaire occidental. Cette supériorité avait été décodée dès 1999 par les colonels chinois, L. Qiao et X. Wang, avec *La Guerre hors limites* qui fut le premier manifeste de guerre hybride.

Nos adversaires sont, en l'occurrence, au sommet d'une courbe d'apprentissage, avec une efficacité maximale et un effet de « déroutement » de ceux qui les affrontent, tandis que nous sommes encore en phase de prise de conscience et d'adaptation. *Air-Sea Battle*, les réflexions des *Marines* sur l'emploi de « petits hommes bleus » en Extrême-Orient témoignent, entre autres, des débuts de notre réflexion adaptative.

Enfin, pour apprécier ces changements, l'importance du facteur culturel est trop souvent sous-estimée. Il faut bien prendre conscience du fait que les grandes entités stratégiques opèrent leur transformation militaire en fonction de leurs cultures et de leurs traditions stratégiques propres : nous avons alors un réveil militaire russe, un réveil militaire arabe, bientôt peut-être verra-t-on un réveil militaire chinois, qui tous font écho au réveil militaire américain qui avait commencé dans les années 1980.

Ne pouvant tout traiter dans le cadre de ce bref article, nous nous proposons de développer deux points : ce qui a changé dans la morphologie de la bataille de la part d'adversaires irréguliers à travers terrorisme et technoguérilla ; quelles suggestions et recommandations peut-on faire à cet égard en matière de contre-stratégie ?

Morphologie de la bataille irrégulière : ce qui a changé

Il semble que, en ce qui concerne les asymétriques forts, nous ayons été contournés par le terrorisme et la technoguérilla. Qu'en est-il ?

Le terrorisme révolutionnaire global : rationalité, continuités, ruptures

L'étude des textes stratégiques d'*Al-Qaïda* montre un groupe menant une guerre révolutionnaire moins « islamique » que maoïste, invoquant à l'appui de ses

(1) Voir sa critique assassine dans le 2e tome de *Penser la guerre, Clausewitz*, 1976.

analyses des auteurs comme Mao, Giap, Régis Debray, Fidel Castro ou le théoricien brésilien Carlos Marighella.

Les objectifs stratégiques traditionnels du terrorisme demeurent : cliver les communautés (Européens/musulmans en Algérie, Sunnites/Chiites en Irak, Français musulmans/non musulmans en France), saturer les forces de sécurité, être incassable pour lasser, susciter une répression disproportionnée entraînant le ralliement du peuple à la cause de l'insurgé, discréditer l'État aux yeux des populations pour préparer la relève du nouvel État révolutionnaire, ruiner l'économie en obligeant à un effort de sécurité coûteux, etc. Avec les attentats récents de l'État islamique, il faut ajouter une fonction de bombardement stratégique du pauvre.

Les mutations sont toutefois considérables. Avec le 11 septembre 2001 on a vu tout d'abord l'asymétrie capable de se projeter. Mais la grande nouveauté vient de la « révolution des compétences individuelles » dont parle James Rosenau – la puissance de destruction et la connaissance du monde d'un seul individu ont prodigieusement augmenté depuis quelques décennies – mais aussi et surtout de la « cyberlevée en masse » (A. K. Cronin) permise par l'infosphère (*Internet*, *smartphones*...). Comme pendant la révolution française avec la levée de la censure et la multiplication des journaux, aujourd'hui l'infosphère permet à des idéologies de se diffuser comme une traînée de poudre et démocratise la production d'information. Elle fournit des moyens d'endoctrinement, de propagande, de coordination et de renseignement permettant d'attirer à une lutte révolutionnaire totale des typologies d'individus en renouvellement fréquent : la dernière génération compte notamment des délinquants endurcis, des jeunes de banlieue en perdition, des Français de classe moyenne (*cf.* D. Bénichou, F. Khosrokhavar, Ph. Migaux)… Cela est vrai même si l'on constate que le premier contact de l'embrigadement est souvent personnel et humain. La conséquence, dans le cas de la France, est une explosion de la menace qui sature les forces de renseignement et de sécurité, obligées de suivre 50 cibles majeures en 1995 mais 8 450 aujourd'hui.

Ce terrorisme révolutionnaire global est-il efficace ? Prenons un cas pour lequel nous disposons désormais du recul suffisant : *Al-Qaïda*. La stratégie de Ben Laden a-t-elle réussi ? Oui et non. Oui parce que l'attentat du 11 septembre a bel et bien provoqué une réaction répressive disproportionnée, tout particulièrement avec la guerre d'Irak. Cette guerre a durablement déstabilisé le Moyen-Orient en privant l'Iran d'un contrepoids stratégique naturel et en favorisant l'affirmation d'une guerre froide Arabie saoudite/Iran qui transforme Syrie, Irak et Yémen en foyers de guerre par procuration, et en pôles d'attractions pour de nouvelles recrues du *djihad*.

Le terrorisme global est ainsi un accélérateur de l'histoire. Toutefois, il produit un effet destructeur mais non constructeur.

L'échec d'*Al-Qaïda* est en effet de ne pas avoir réussi à rallier les masses musulmanes à sa cause. Pourquoi alors l'État islamique a-t-il ensuite réussi à le faire

en Irak ? C'est que, comme Mao avant lui – qui utilisa la soif paysanne de réforme agraire – al-Baghdadi a su « surfer » sur un sentiment populaire préexistant – la haine sunnite contre la domination chiite, ferment de guerre civile – tout en ralliant un certain nombre de cadres militaires baasistes en qui s'est opérée – comme autrefois au Vietnam ou en Chine – la fusion du nationalisme et de l'idéologie révolutionnaire. De même, en France, l'État islamique surfe sur un sentiment préexistant, mélange d'attrait pour l'utopie et de ressentiment.

Technoguérilla

Une armée moderne grâce au *C4ISR* (*Command, Control, Communications, Computers, Intelligence, Surveillance and Reconnaissance*) et aux armes de précision est un immense complexe de reconnaissance-frappe, pour reprendre une expression issue de la pensée militaire soviétique puis russe.

Face à cela, le *Hezbollah* a inventé un mode défensif de la guerre en réseau sous forme d'une technoguérilla efficace contre *Tsahal* en 2006. En réalité des anticipations géniales existaient depuis les années 1970 avec la « guérilla scientifique » de G. Brossollet et la technoguérilla allemande.

On peut même remonter plus haut. Dans le document *MC 48*, les planificateurs de l'Otan en 1954 prévoyaient que contre les deux cents divisions blindées soviétiques on devrait organiser le terrain à l'avance en Allemagne, diviser les forces en petits modules, se proposer une tactique consistant à obliger les Soviétiques à se concentrer pour les frapper avec des projectiles atomiques tactiques tout en demeurant soi-même dispersés ! En 2006, la puissance défensive du *Hezbollah* contre une tentative de *Blitzkrieg* aérien et terrestre fut impressionnante avec une combinaison de dispersion-concentration et d'incrustation dans le tissu urbain. Ce mode de guerre combine certaines des tactiques classiques de la guérilla et d'autres plus innovantes (*swarming*), et y associe l'usage de technologies avancées (drones, équipements de vision nocturne, missiles antichars, moyens de guerre électronique, missiles antinavires, etc.). Un *C4I* du pauvre fondé sur les infrastructures civiles s'alliait à des moyens rustiques (téléphonie filaire enterrée). S'y ajouta comme nouveauté l'usage massif des munitions de courte portée et des roquettes, qui deviennent, d'une part, l'équivalent d'une artillerie polyvalente redoutable et, d'autre part, le moyen d'un véritable *Blitz* contre les populations urbaines. La guerre psychologique télévisuelle et sur *Internet* joue un rôle essentiel : les actions militaires appuient la guerre médiatique plus que l'inverse.

Du *Hezbollah* à l'État islamique on voit alors renaître un art militaire arabe, une « révolution arabe dans les affaires militaires » (*cf.* Michel Goya) après plus d'un siècle d'éclipse, qui invente le mode asymétrique de la guerre en réseau. Dans le cas de *Daesh* on voit ce mode de guerre pratiqué de manière offensive, avec l'emploi d'une infanterie mobile agressive et déterminée. On voit aussi le retour de deux traditions militaires ancestrales, la guerre nomade et la guerre primitive. Cette

dernière a occupé 99 % de l'histoire de l'humanité : guerre de tous, de coups de mains, de raids et d'embuscades, de massacres de terreur, de butins et d'esclavage. L'EI se montre alors capable d'un véritable art militaire opératif caractérisé par une grande fluidité des composantes tactiques et une impressionnante capacité de manœuvre.

Stratégie de la bataille : que faire ?

La riposte étant nécessairement globale, nous proposerons un échantillon de réflexions depuis le plan politico-militaire jusqu'aux aspects doctrinaux-opérationnels.

Au plan diplomatico-stratégique, il faut d'abord se demander quel est l'effet stratégique à éviter. Revenons brièvement sur la Russie. Avec elle et selon le précepte d'Aron, la modalité de retour à la paix, tout au moins à la détente stratégique, est forcément la négociation et le compromis. L'effet stratégique majeur à éviter, côté russe, c'est l'iranisation. Ce qui pourrait arriver de pire à l'Europe serait d'avoir sur son flanc oriental l'équivalent de l'Iran au cours de ces trente dernières années, un « Khomeiny » russe ayant succédé à Poutine : une puissance ultra-nationaliste, ultra-orthodoxe, recroquevillée sur son particularisme, pro-chinoise, multipliant les hostilités sous le seuil de la guerre vis-à-vis de l'Europe.

Quel est l'effet stratégique à éviter concernant nos adversaires révolutionnaires ? Ce point nous conduit à la question cruciale de la bataille des volontés. *Daesh* cherche à détruire la volonté nationale par le terrorisme en aggravant les clivages au sein de la population. Il faut bien avoir conscience d'une chose : avant d'avoir un problème de politique extérieure la France a un problème de politique intérieure. La situation actuelle n'est pas celle d'un ennemi extérieur ayant des ramifications sur le territoire national, nous avons un problème de désintégration intérieure de l'unité nationale (certains ont parlé de proto-guerre civile) manipulé de l'extérieur par une organisation armée révolutionnaire qui surfe sur un sentiment populaire préexistant selon la leçon de Lénine et Mao.

À cet égard, et sans négliger aucunement les autres armées, il nous semble qu'il peut y avoir un rôle particulier de l'Armée de terre dans le « réarmement moral », plus exactement dans la stimulation des défenses immunitaires nationales pour développer la résilience populaire. Comme le disait Arthur Koestler, la foi révolutionnaire procède de l'attrait pour l'utopie et du dégoût pour une société contemporaine perçue comme malsaine. Aujourd'hui, notre société est perçue par une fraction de la jeunesse comme malsaine pour des raisons morales et culturelles, et parce que cette société génère du chômage et de l'exclusion. Comment faire ? Le problème est très vaste et excède largement cet article mais une voie est de reconsidérer le rôle social des armées. Selon Hugues Esquerre, l'Armée de terre est le premier employeur de jeunes non-diplômés et les emploie beaucoup plus longtemps (6,6 ans) que des entreprises comme MacDonald, par exemple. Le « jeune » ressort

en principe structuré, patriote, susceptible d'une influence sociale positive. Le concept de garde nationale nous semble également prometteur de ce point de vue.

Concernant les notions utilisables pour la doctrine, nous avons proposé les notions de « guerre couverte » et de « guerre révolutionnaire ». On pourrait aussi réfléchir à celle de « guerre virale » (ou antivirale) face à la manière dont se répand l'infection révolutionnaire islamiste. Ashton Carter, secrétaire d'État américain à la Défense, lors d'une intervention récente à Paris, a filé la métaphore du cancer pour désigner, à juste titre, *Daesh* : tumeur primaire à éradiquer par « chimiothérapie » (reprendre Rakka et Mossoul) ; métastases à contenir ou détruire en Afrique.

Quatrièmement, il importe de développer un nouvel art opérationnel tirant plein rendement des technologies de l'information et fondé sur la fluidité numérique, la manœuvre et l'aptitude à la concentration/déconcentration rapides.

L'historien allemand H. Delbrück avait cru pouvoir observer que les armées durablement victorieuses ont été celles qui surent soit se décomposer en un grand nombre de petites unités tactiques, soit se réunir rapidement, et de manière générale modifier leur disposition avec une souplesse parfaite. Et de citer l'exemple d'évolution de la légion romaine après Cannes ou la souplesse manœuvrière des armées napoléoniennes.

À la souplesse tactique adverse, la réponse pourra être trouvée dans la liquidité des dispositifs, leur aptitude à l'éclatement et la reconfiguration rapides. Cela peut constituer une solution partielle au dilemme opératif. Le maillage numérique et le combat collaboratif sont d'autant plus critiques que les volumes de forces sont moins importants et doivent agir sur des théâtres d'opérations qui tendent à se dilater (la zone d'action de *Barkhane* est aussi grande que l'Europe). *Serval* a déjà donné l'exemple d'un retour français à l'art de la manœuvre aéroterrestre à grande échelle d'une part, mais aussi je crois d'une aptitude à l'*Auftragstaktik* (2) essentielle dans l'art militaire nécessaire pour lutter contre les adversaires asymétriques révolutionnaires actuels, d'autre part. Une tradition culturelle française ! On trouve bien ici au fond, à notre avis, l'ADN doctrinal et opérationnel d'un projet comme *Scorpion*. On assisterait alors à une étonnante convergence, selon les vues prophétiques du général Hubin, entre arts de guerre symétrique et asymétrique.

Cinquièmement, en Afrique, où la France assure la garde occidentale sur le *rimland* africain : il nous faut de nouveaux Lyautey. Aujourd'hui, la diplomatie de défense est en pleine transformation et doit revaloriser le rôle extérieur des chefs militaires. En Afrique, les chefs militaires jouent un rôle de type proconsulaire, car ils sont bien placés pour dialoguer avec les autorités et conduire une politique d'ensemble. L'ambassadeur au Mali est ainsi un ancien Saint-Cyrien.

(2) Le commandement décentralisé qui laisse beaucoup d'initiative aux échelons tactiques.

Concluons. Tout cela peut-il nous acheminer vers une « révolution française dans les affaires militaires » ? Une RMA consiste en une transformation à trois niveaux : le rapport entre puissance offensive et défensive, et la nature des équilibres stratégiques ; le rapport de l'homme au combat, les doctrines tactiques et l'art opérationnel ; le rapport entre la population et les systèmes nationaux de défense. Les trois ingrédients sont réunis aujourd'hui si l'on considère les transformations à l'œuvre depuis trente ans dans les appareils militaires. Notre contexte culturel est en outre celui d'un « réveil militaire français » spécialement depuis Uzbeen en 2008. La France peut être pionnière dans la mise au point d'un art opérationnel fondé sur le retour de la manœuvre tactique et opérative basée sur la « fluidité numérique » des dispositifs – rôle de *Scorpion* – mais aussi dans l'invention des formes nouvelles d'implication du citoyen dans la défense nationale que requiert notre époque.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Frank G. Hoffman : *Conflict in the 21st Century: The Rise of Hybrid Wars* ; Potomatic Institute for Policy Studies, 2007 (www.potomacinstitute.org/).

Raymond Aron : *Penser la guerre, Clausewitz* ; Gallimard, 1976.

Liang Qiao et Xiangsui Wang : *La Guerre hors limites* ; Payot et Rivages, 2003.

Audrey Kurth Cronin : « *Cyber-Mobilization: The New* Levée en Masse », *Parameters*, n° 36, 2006.

James Rosenau : « Les constitutions dans un monde en proie aux turbulences », *Cultures & Conflits*, n° 8, 1993.

David Bénichou, Farhad Khosrokhavar et Philippe Migaux : *Le Jihadisme* ; Plon, 2015.

Guy Brossollet : *Essai sur la non-bataille* ; Belin, 1985.

Michel Goya : « Une révolution arabe dans les affaires militaires », *La Voie de l'Épée*, 2014 (http://lavoiedelepee.blogspot.fr).

Hugues Esquerre : *Quand les finances désarment la France* ; Économica, 2015.